Ami du Clergé du 6 novembre 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — LVI. *25e Dimanche après la Pentecôte* (6e après l'Epiphanie) : Le développement du règne de Dieu, 369.

Courtes instructions sur la Morale. — XXXIV. L'amour du prochain, 370.

Petits prônes sur les Commandements. — XXIV. *3e commandement de Dieu :* Assistance à la messe, 372.

Causeries sur la Messe. — XXVI. Le Pater, 373.

La sanctification de la journée. — IX. Les exercices de piété *(suite) :* La prière du matin et la prière du soir, 375.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — XXIII. S. Paul à Iconium et à Lystres, 375 ; — XXIV. Fin du premier voyage apostolique, 376.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

LVI

25e Dimanche après la Pentecôte
(6e restant après l'Epiphanie)

LE DÉVELOPPEMENT DU RÈGNE DE DIEU

Mes frères,

Vous vous souvenez de la parabole de l'ivraie et du bon grain que nous expliquions dimanche dernier. L'évangile d'aujourd'hui, par un arrangement bien rare dans la liturgie, nous fait lire deux paraboles, qui suivent immédiatement, dans S. Matthieu (XIII, 31-35) celle de dimanche. Ce sont les paraboles du *grain de sénevé* et du *levain dans la pâte.* Elles symbolisent toutes deux certains aspects du Royaume de Dieu, qu'il nous sera utile de méditer.

I. — *Le grain de sénevé ou les humbles commencements du Royaume des cieux*

Le Christ prend ses exemples parmi les réalités les plus familières. Elles lui servent à faire connaître « les mystères cachés dès la fondation du monde. » Qu'y a-t-il de plus profondément inaccessible à l'intelligence de l'homme que le cheminement du règne de Dieu dans les âmes? Qu'y a-t-il, au contraire, de plus visible, de moins extraordinaire que l'opération du jardinier semant la petite graine de moutarde, et constatant, pendant l'été, que celle-ci a grandi et qu'elle a donné naissance à une belle plante, d'un port bien assuré, pouvant abriter sur ses rameaux les oiseaux du ciel ? C'est cet accroissement naturel, sans doute mystérieux si on veut bien y réfléchir, mais très commun, qui va servir à Jésus de comparaison pour exprimer ce qu'est et ce que sera, dans les âmes et sur la terre, le développement du règne de Dieu.

La graine de moutarde, — de sénevé, comme dit le vieux texte français — est la plus petite de toutes les semences, et cependant, lorsqu'elle a poussé, elle devient la plus grande de toutes les plantes du jardin, on dirait même un arbre. Les Palestiniens avaient tous remarqué cela, dans leur pays où le sénevé atteint une hauteur plus grande que chez nous. Mais combien y avaient réfléchi ? Les merveilles de la croissance des plantes ne nous frappent plus. Qu'une toute petite graine devienne, grâce aux transformations qu'elle subit dans la terre, capable de faire élancer vers le ciel une robuste plante, voire un arbre aux puissantes frondaisons, qui donnera fleurs et fruits, cela est tellement naturel que nous n'y prenons plus garde.

Or, le plan divin n'est-il pas identique dans les différents règnes où s'exerce la Providence ? Si les plantations du jardinier ou de l'arboriculteur ont des commencements infimes, et si, au bout de bien des années, elles arrivent à occuper d'immenses espaces, il en est de même du royaume de Dieu. L'extension de la grâce sur les âmes suit la même loi de progrès que celle de la semence sur la terre.

C'est Jésus lui-même qui a comparé la parole de Dieu à une graine que le semeur, de son geste large, jette sur le sol. Les prédicateurs de l'Evangile sont ces semeurs. Nous les voyons, dès le début du christianisme, jeter la bonne semence, d'abord en Palestine, puis en Asie Mineure, puis en Europe. Les commencements de leur activité furent très humbles. Peu de conversions, bien des rebuffades et des persécutions. Rappelez-vous S. Pierre, mis en prison par deux fois à Jérusalem, puis à Rome. Rappelez-vous S. Paul qui, avant de partager le même sort, est obligé de quitter rapidement les cités où il vient de prêcher, avec un bien petit succès parfois, cela par crainte des représailles. Et ces apôtres atteignent un bien maigre auditoire. C'était vraiment le petit grain de sénevé, la plus petite de toutes les semences.

Mais elle devait lever d'une manière merveilleuse au point que, malgré les persécutions — et sans doute à cause d'elles — Tertullien pouvait écrire, quelque deux cents ans après, « nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout ce qui vous appartient, vos villes, vos îles, vos forteresses, vos municipes, vos comités, vos camps eux-mêmes, vos réunions publiques, le palais, le sénat, le forum, nous ne vous laissons que vos temples ! » *(Apologeticum,* c. 37). Et que dire du développement actuel du christianisme ? Sans doute il y a encore, dans le monde, plus de païens que de chrétiens. Mais l'Evangile est annoncé dans les cinq parties du monde, l'Eglise s'étend à toute la terre, elle parle toutes les langues, elle accueille toutes les civilisations ; toutes les races, toutes les couleurs sont représentées dans son sein. Quel arbre immense est devenue la petite semence de la prédication apostolique ! Attirés par la saveur de la doctrine et des fruits de sainteté qu'elle produit, les oiseaux du ciel se reposent, en vérité, sur ses branches !

Et si nous examinons le développement de l'Eglise dans chaque nation, c'est le même spectacle qui s'offre à notre regard. Quelques hommes partaient, il y a 300 ans pour le Canada, afin de l'évangéliser et aujourd'hui, cette terre est l'une des plus chrétiennes que le monde ait portée. Les pionniers qui conservaient la Sainte Réserve en Australie, il y a quelque cent ans, sont devenus la multitude des catholiques de cette grande île qui célébra ce centenaire par le triomphal Congrès eucharistique de Sydney (1928), réunissant des milliers de participants !

II. — *Le levain dans la pâte ou le dynamisme intérieur du Royaume des cieux*

Le Royaume des cieux, poursuit Notre-Seigneur, est encore semblable au levain, qu'une femme prend

et mêle à trois mesures de farine jusqu'à ce que le tout ait fermenté.

Voilà encore une de ces réalités familières aux habitants de la Galilée. Pour faire le pain, la ménagère pétrissait la pâte le soir, elle y mêlait une petite boule de levain. On laissait fermenter très lentement. Il y fallait toute la nuit. Ce n'est que le lendemain que l'on procédait à la cuisson, généralement au four commun ou four banal, comme chez nous autrefois. Sous l'effet de la fermentation, le volume de la pâte a presque doublé, le pain est léger et savoureux. Sans levain, le pain ne serait qu'une galette toute plate, toute sèche. Le levain a donc une vertu de transformation. Une simple petite boule suffit à faire lever une masse considérable de pâte.

Telle est aussi la vertu transformatrice de l'Evangile. Prêché par les apôtres, leurs collaborateurs, leurs successeurs, il pénètre lentement la société antique jusqu'à la modifier complètement et en faire une société chrétienne. Et plus encore que par la prédication, c'est par l'exemple que les apôtres et les premiers chrétiens amenèrent le prodigieux changement qui fit d'une civilisation dominée par l'idéal païen une autre civilisation douée d'une orientation absolument nouvelle ; celle même du Sermon sur la Montagne.

Voilà le miracle qui peut et qui doit se reproduire encore de nos jours. Que voyons-nous autour de nous ? Une masse presqu'entièrement déchristianisée. Les réalités de la foi n'agissent plus sur elle. Elle borne ses perspectives à la vie présente et tout ce qui lui rappelle l'au-delà semble être, pour elle, une gêne, un trouble-fête. C'est une masse compacte, difficile à remuer. Qui la tirera de son engourdissement ? Qui sera, pour elle, le ferment actif qui la fera lever ?

Le Christ nous répond par notre parabole. Il nous indique qui sera capable d'agir et comment on pourra le faire. Le levain, ce seront les bons chrétiens, vous-mêmes, m. f. Vous le ferez par votre parole et par votre exemple. Mais ce seront les bons chrétiens entièrement livrés à l'action de Dieu, car le royaume des cieux est semblable au levain que prend une femme et qu'elle mêle à la pâte. Ce sera aussi la grâce de Dieu qui imprègne les âmes et agit à la manière du ferment c'est-à-dire avec patience, en sachant respecter les délais nécessaires à toute œuvre durable. La pâte ne lève pas en quelques minutes, il y faut des heures. Il faut, de plus, que le levain soit intimement mélangé à la farine : il faut pétrir la pâte.

Les applications sont, ici, multiples. Suffit-il d'une conversation banale avec un voisin sans religion ? Suffit-il d'un contact passager ? d'un service rendu par hasard ? Ne faut-il pas plutôt une persévérance qui a quelqu'analogie avec les multiples brassages, laborieux, fatiguants qui sont l'œuvre du boulanger ? Il faudra l'assiduité dans les fréquentations, la discrétion dans les propos, la patience au milieu des échecs, la hardiesse aux moments critiques, bref, toute une tactique qui exige de nombreuses qualités de tact, de prudence, de courage et surtout de patience, car s'il est écrit que c'est dans la patience que nous posséderons nos âmes, c'est aussi dans la patience que nous posséderons celles de nos frères. Il y faudra surtout la charité qui nous fera découvrir les besoins de ceux parmi lesquels nous vivons et qui nous donnera le secret de leur venir en aide.

* *

Soyons donc, m. f., le levain toujours prêt à être employé par Dieu afin d'être mêlé à la pâte. Ne nous renfermons donc pas dans une attitude boudeuse, pleine d'égoïsme et de quant-à-soi. Mêlons-nous à nos frères, non pour un stérile bavardage, mais pour agir petit-à-petit sur eux, redresser leurs jugements, modifier leurs maximes, tourner leur volonté vers Dieu, donner à leurs âmes la beauté que celui-ci y attend, faire, en un mot, lever en eux tout ce qui les rendra, eux aussi, des enfants du Royaume, que nous aurons ainsi contribué à étendre sur la terre en attendant sa complète extension dans les cieux. *Amen.*

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

XXXIV

L'AMOUR DU PROCHAIN

Mes frères,

Pourquoi devons-nous aimer notre prochain ? Ce précepte repose sur une raison essentielle, et sur d'autres motifs que nous allons exposer.

I. — *La raison essentielle*

La raison essentielle qui nous oblige à aimer notre prochain est le commandement promulgué par Notre-Seigneur.

1. Déjà, dans l'Ancien Testament, il était imposé. Il est dit, en effet, (Lévit., XIX, 18) : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Mais les juifs ne considéraient comme prochain que leurs concitoyens. Pour eux, comme pour tous les peuples anciens, les esclaves, qu'on traitait comme des êtres inférieurs, comme des bêtes de somme, les ennemis, qu'on exterminait ou qu'on réduisait en servitude (Deut., XX, 13, 18) n'étaient pas le prochain.

2. En promulguant de nouveau le précepte de la charité envers nos semblables, N.-S. J.-C. étend à tous les hommes le qualificatif de prochain. L'amour du prochain doit embrasser non seulement les seuls concitoyens d'un même pays, ou les membres d'une même caste, mais aussi les étrangers et les ennemis. Le prochain, ce sont les hommes. « Vous avez appris qu'il a été dit : « Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. » Et moi je vous dis : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous maltraitent et vous persécutent, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et les bons et descendre sa pluie sur les justes et les injustes » (Matth., V, 43, 45).

A la question du scribe qui lui demande quel est le premier de tous les commandements, Jésus répond : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces. Voilà le premier commandement, mais le second est en tout semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même » (Marc, XII, 30).

Ces deux commandements renferment tous les autres. De même que les branches d'un arbre naissent d'un tronc commun, de même ces commandements de l'amour donnent naissance à tous les autres. Les autres commandements précisent simplement ce que ceux de l'amour exigent. « Ceux-ci contiennent la loi et les prophètes » (Matth., XXII, 40).

Les quatre premiers commandements se rapportent à Dieu ; les six autres concernent le prochain et défendent de lui nuire, dans sa vie (5e), dans son innocence (6e), dans sa propriété (7e), dans son honneur (8e), dans sa famille (9e et 10e). Du 5e au 10e commandement, tous forment une série de lois complète et méthodique, ainsi que le fait remarquer S. Paul (Rom., XIII, 9).

Que dis-je ? L'amour de Dieu et celui du prochain ne sont qu'un seul et même amour ; ils ne diffèrent que par l'objet auquel ils se rapportent. Ce sont deux cours d'eau alimentés à la même source ; ou mieux encore, comme le germe contient la plante, de même l'amour de Dieu renferme l'amour du prochain. Les deux commandements de l'amour sont tels que l'un ne peut pas être observé sans l'autre. C'est pourquoi la Sainte Ecriture ne parle jamais que d'un commandement de l'amour, tantôt de celui de Dieu, tantôt de celui du prochain, parce que l'un renferme l'autre. L'amour du prochain est la pierre de touche de l'amour de Dieu.

Jésus attache une telle importance à l'obligation d'aimer le prochain que, parmi tant de commandements, il l'appelle son précepte. « *Mon précepte,* dit-il, est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés » (Jo., XV, 12). Au précepte il a joint l'exemple. « On ne peut avoir de plus grande charité que de donner sa vie pour ceux que l'on aime. » Il nous a aimés jusqu'à la fin. Regardez-le sur la croix, suspendu par quatre clous, la tête labourée par les épines, le corps tout roué de coups, couvert de sang, le cœur percé.

Il a pu dire : « On reconnaîtra que vous êtes mes disciples à ce signe que vous vous aimerez les uns les autres » (Jo., XIII, 35).

3. *Les Apôtres* ont prêché fidèlement la volonté du Maître. « Il n'y a pas de distinction entre le juif et le gentil, dit S. Paul, parce que le même Christ est le Seigneur de tous » (Rom., X, 12). « Est menteur, s'écrie S. Jean, celui qui dit aimer Dieu et hait son prochain » (I Jo., IV, 20). En glanant dans les écrits des apôtres et des Pères de l'Eglise, quelles belles gerbes de preuves attestant l'obligation du précepte d'aimer le prochain et la liaison étroite de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain ! « Celui qui aime Dieu, dit S. Jérôme, ne peut pas haïr l'homme, et celui qui hait l'homme ne peut pas aimer Dieu. » S. Ephrem signale que l'envie est la preuve que nous ne possédons pas l'amour de Dieu.

Cet amour du prochain ne fait nullement obstacle à l'amour de Dieu. Le voyageur n'a pas fait une injure à la source, s'il se penche sur le ruisseau pour se désaltérer. S'il s'arrête, ravi, devant une fleur, pour en admirer la beauté et en respirer le parfum, il n'oublie point pour cela le soleil et la lumière qui ont vêtu cette fleur avec tant de magnificence et de charme.

II. — *Autres raisons d'aimer le prochain*

1. Le prochain est *enfant de Dieu* et *créé à son image*. « Celui qui aime le Père aime aussi les enfants » (I Jo., V, 1). Or notre Père commun est Dieu qui nous a tous créés ; nous devons donc nous aimer les uns les autres. Tous, nous avons reçu la vie de Dieu, nous sommes frères et nous devons nous aimer les uns les autres.

Notre prochain est aussi l'image de Dieu (Genèse, I, 27). Nous aimons la photographie d'un être qui nous est cher ; parfois, nous allons jusqu'à y appliquer nos lèvres. A qui, alors, témoignons-nous de l'affection ? Pas au papier assurément, mais à celui dont il nous offre l'image. Eh bien ! notre prochain a été fait à l'image de Dieu.

Nous devons aimer notre prochain parce que celui-ci représente J.-C. lui-même, ainsi que l'indiquent les paroles de N.-S. au jugement dernier : « Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait. »

2. Il faut aimer Jésus dans les hommes. La vraie charité aime Jésus vivant dans les chrétiens par son esprit qui se fait leur hôte ; Jésus, qui, dans la vie surnaturelle de ses membres, se fait l'inspirateur de leurs pensées et le coopérateur de leurs actes.

C'est une vérité pleine de mystères mais indéniable aux yeux d'un chrétien, que Jésus particularise sa vie dans ses membres, l'ajustant, pour ainsi dire, à l'état de chacun d'eux ; il met son esprit d'enfant dans les enfants, d'ouvrier dans les ouvriers, de pauvre dans les pauvres, de bienfaiteur des hommes dans les âmes bienfaisantes. En chacun, la vie de Jésus prend un aspect particulier, se décomposant, pour ainsi dire, comme la lumière solaire dans les nuances de l'arc-en-ciel. Jésus s'adapte au chrétien en état de grâce comme aux espèces qui le recouvrent dans l'Eucharistie. C'est ce qui explique le « *mihi fecistis* » du Sauveur revendiquant pour lui-même les attentions ou les manques d'égard que nous avons eus pour les siens.

Jésus dit à Saul sur le chemin de Damas : « Pourquoi me persécutes-tu ? » Pourtant Saul ne persécutait que les chrétiens (Actes, IX). Lorsque Martin eût donné au pauvre gueux la moitié de son manteau, Jésus lui apparut, la nuit suivante, revêtu de cette moitié de manteau et dit : « C'est de ce manteau que Martin m'a revêtu aujourd'hui. » Jésus se place pour ainsi dire devant le prochain pour le protéger et nous ne pouvons blesser le prochain sans blesser d'abord Dieu lui-même.

3. Nous devons encore aimer le prochain, parce que, comme nous, il a été racheté par J.-C. « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui donna son Fils unique » (Jo., III, 16). C'est donc au prix le plus élevé (I Cor., VI, 20) que nous avons tous été rachetés du péché et de l'enfer. « Nous n'avons pas été rachetés avec de l'argent et de l'or qui passent, mais avec le sang précieux de J.-C. » (I Pet., I, 18). Et c'est pour le prochain, comme pour nous, que le sang du Christ a coulé.

4. Nous devons aussi aimer le prochain, parce que tous nous sommes prédestinés au bonheur éternel du ciel. Grâce à Dieu, tout homme est capable d'obtenir la vie éternelle. Il est appelé à y vivre comme nous et avec nous, à y goûter, avec nous et comme nous, le bonheur éternel. S. Jean dit (Apoc., VII, 9) : « Je vis une foule innombrable de toutes nations, de toutes tribus, de tous peuples et de toutes langues ; tous étaient debout devant le trône de l'Agneau vêtus de robes blanches, de palmes dans la main. » Tous, nous sommes appelés à la même béatitude, soyons tous unis par le lien de la charité.

* *

Pour marcher, dit S. Augustin, il faut deux pieds ; si nous voulons aller au ciel et parvenir à Dieu, il nous faut avoir l'amour de Dieu et du prochain. L'oiseau ne peut s'élever vers le ciel qu'avec ses deux

ailes, et nous ne pouvons en faire autant que sur les deux ailes de l'amour de Dieu et du prochain. Les bienheureux, au ciel, aiment Dieu et s'aiment les uns les autres. Voulons-nous aller au ciel ? Commençons dès maintenant à aimer Dieu et le prochain. Sans l'amour de Dieu et du prochain il n'y a pas de salut ; « Celui qui n'a pas la charité reste dans la mort (I Jo., III, 14). C'est ce que répète S. François de Sales : « Celui qui vit sans la charité est mort », tandis que celui qui observe exactement le commandement de la charité obtiendra l'éternité bienheureuse. S. Jean adressait continuellement aux chrétiens ces paroles : « Mes petits enfants, aimez-vous bien les uns les autres. » Comme on lui demandait la raison de ces paroles si souvent réitérées, il répondit : « Si vous vous aimez les uns les autres, vous observerez la loi toute entière. C'est le précepte du Seigneur. » S. Paul exprimait souvent la même idée (Rom., XIII, 8 ; Gal., v, 14).

Aimons à pratiquer cette charité. Les multiples grains de l'épi ne font plus qu'une hostie. Les grains de la grappe sont tous mêlés dans le vin du calice. Ainsi, entre nous, doit régner la parfaite charité, pour que nous ne soyons qu'un seul cœur et qu'une seule âme. *Amen.*

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

XXIV

3e commandement de Dieu

ASSISTANCE A LA MESSE

Mes frères,

Le troisième commandement de Dieu renferme deux choses : une défense et un ordre. Défense de travailler, ordre de sanctifier le repos.

Et comment sanctifier ce repos dominical ? Par l'assistance à la messe. Alors, quelle obligation y a-t-il d'assister à la messe ? Quelles conditions requiert cette assistance ?

I. — *Obligation de l'assistance à la messe*

Tout fidèle ayant atteint l'âge de raison est tenu d'assister à la messe les dimanches et les fêtes d'obligation qui sont en France : Noël, l'Ascension, l'Assomption, la Toussaint ; cela sous peine de faute grave. Pour les enfants n'ayant pas encore cet âge il est très recommandé de les y conduire dès qu'ils peuvent s'y intéresser.

Depuis près de deux mille ans notre vie chrétienne se manifeste sous des formes multiples et variées : prières diverses, chemin de la croix, litanies, chapelet, confréries, pélerinages, etc. ; toutefois, l'Eglise ne nous prescrit aucune de ces dévotions ; chacun, dans ce domaine, suit son attrait. Mais pour la messe elle nous l'impose expressément. Pourquoi ?

C'est facile à comprendre. Nous avons à glorifier Dieu. Car, Dieu n'est pas un mot vide appliqué à un quelque fantôme sorti des profondeurs ténébreuses du paganisme, une préoccupation imaginée par des savants et présentée dans un langage séduisant pour nous tromper. Il ne doit pas, non plus, être confondu avec l'Etat, qui parfois prétend être la source et la fin des devoirs de l'homme. Avant que ne fussent toutes ces choses Dieu existait déjà. Il dépasse tout ce qui est et tire de lui son existence. « Au commencement, tu as fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains. Ils périront mais toi, tu subsistes. Ils s'useront tous comme un vêtement ; tu les changeras comme un manteau, et ils seront changés ; mais toi, tu restes le même et tes années ne passeront point » (Ps. CI, 26-28). « Ce sont vos mains, ô mon Dieu, qui m'ont formé ; elles ont façonné toutes les parties de mon corps » (Job, x, 3, 9).

Or, le moyen le plus efficace de glorifier Dieu pleinement c'est la messe. Vous n'hésitez pas à accorder un respect particulier aux personnes dont vous reconnaissez la supériorité, aux gouvernants supérieurs en puissance, aux vieillards supérieurs par l'âge et l'expérience, aux saints supérieurs par la vertu. Et plus la supériorité reconnue par vous est élevée plus sont considérables vos témoignages de respect. Mais pour Dieu sa supériorité sur nous est telle que sans lui nous n'existerions même pas ; entre lui et nous il y a une distance infinie. C'est pourquoi, pour être honoré comme il le mérite, Dieu devrait recevoir des hommages divins. Nous sommes incapables de les lui offrir par nos propres forces. Alors, Notre-Seigneur Jésus-Christ a eu pitié de notre misère, de notre indignité. Il s'est mis à notre place pour rendre à Dieu les devoirs que nous avons envers lui. Il a institué la messe et elle continue les adorations, les actions de grâces, les réparations, les supplications du Sauveur en croix. A la messe, Jésus-Christ se présente pour nous à la majesté de son Père et lui exprime des hommages tels qu'il ne peut en recevoir de plus grands puisque celui qui les lui offre est son égal.

Voilà pourquoi la messe étant l'action la plus parfaite pour glorifier Dieu, l'Eglise a jugé que les fidèles n'avaient pas de meilleur moyen de sanctifier le dimanche que d'y assister : « Les dimanches messes entendras et les fêtes pareillement. » Cette assistance elle la déclare nécessaire aux simples, aux ignorants, aux âmes d'élite ; point d'exception, point de privilège. Le devoir en est strict. Il s'impose à la conscience et prime toute autre occupation. Il n'est pas admissible qu'on prétende « n'avoir pas le temps » d'assister à la messe : la première chose à faire ce jour-là, c'est d'y aller. Une si piètre excuse témoignerait d'autant d'insincérité que de légèreté.

Obligation grave, disons-nous, sauf empêchement légitime. Sont légitimement dispensés ceux qui sont dans l'impossibilité physique ou morale d'aller à la messe. Tels sont les malades, les infirmes, les convalescents, les personnes devant soigner des malades ou garder des petits enfants, généralement tous ceux qui sont retenus ou empêchés par une cause grave, qu'il n'est pas en leur pouvoir d'écarter.

Est-ce trop, chaque semaine, de se mettre en contact avec Dieu ? de reposer son âme des soucis de la terre ? Réfléchissez... Ayez à cœur de vous rendre chaque dimanche à l'église : assurez-vous de la régularité de vos enfants, de vos serviteurs à remplir ce devoir. Ne laissez pas laïciser le saint jour de Dieu, introduire chez vous le dimanche païen, vide de la messe. Chacun de vous sait quelle peut être la force d'un conseil sagement donné... Parents, vous savez l'influence de l'exemple : vos enfants ont les yeux fixés sur vous ; vous seriez mal venus de leur commander la pratique d'un devoir que vous êtes les premiers à transgresser.

Avant tout, donc, la messe. Sans la messe pas de dimanche, peu à peu, plus de pratique religieuse ;

pas de paix, pas de vrai bonheur sur la terre... et acheminement inévitable vers l'enfer, le malheur éternel.

II. — *Conditions de cette assistance*

Un jour, sainte Marguerite de Cortone entendit une voix intérieure lui disant : « Console-toi ; par une seule messe que tu entendras avec piété, tu me rendras toute la gloire que tu souhaites et infiniment plus encore. » Rien de plus vrai. Mais pour entendre la messe certaines conditions sont requises : entendre une messe entière, être présent de corps et d'âme. Expliquons cette double affirmation.

Entendre une messe entière. On doit s'y trouver dès le commencement et ne quitter l'église que quand le prêtre a quitté l'autel. Ne soyons pas de ces chrétiens, de ces chrétiennes, jamais pressés pour arriver à la messe, toujours pressés pour en partir. Il y en a qui cherchent le moyen d'échapper à l'obligation de la messe sans faire de faute, sans pécher trop gravement : on arrive tard et l'on s'en va avant la fin. Que penser d'une pareille lésinerie avec Dieu ?... Ce n'est pas digne d'un chrétien, d'une chrétienne. Ce n'est pas honnête de faire comme cet adolescent devant la remarque de son vicaire : « Excusez-moi, M. l'abbé, je suis bien arrivé à la messe, mais un peu en retard. » — « A quel moment êtes-vous arrivé ? » — « Oh ! les cierges étaient encore allumés ! » On éteignait les cierges après le dernier évangile.

Loin de moi d'exiger plus qu'il n'est demandé. Je me contente de rappeler ceci : une messe sans l'offertoire, la préface et le sanctus n'est pas une messe ; une messe sans l'une ou l'autre, à plus forte raison sans l'une et l'autre consécration, n'est pas une messe ; une messe sans la communion du prêtre n'est pas une messe ; la moitié d'une messe et la moitié d'une autre ne se lient point ensemble pour former un tout et faire une messe. Une exactitude ponctuelle sera la meilleure façon de témoigner à Dieu notre respect. Il est de bon usage d'arriver quelques minutes auparavant. L'église a ses règles de bienséance ; elle veut que les bons chrétiens ne soient pas troublés par les retardataires.

Etre présent de corps et d'âme. Il ne suffit pas de s'unir par la pensée en lisant les prières ou en écoutant la T. S. F. chez soi, il faut être présent de votre personne à l'église et se placer autant que possible pour se rendre compte de ce qui se passe à l'autel ; ne vous rencoignez pas dans les chapelles, derrière un pilier ; la vue des cérémonies porte à la prière.

Si le corps doit être présent à plus forte raison l'âme. « Dieu veut être honoré en esprit et en vérité » (Jo., IV, 24). Je sais que, à la rigueur des choses, une tenue correcte, accompagnée de l'intention générale d'accomplir le précepte dominical, est suffisante. Cependant, ne vous bornez pas à garder cette attitude de surface. Une certaine intensité d'attention et de recueillement est indispensable, sinon l'assistance au saint sacrifice reste une pure formalité. Chassez toute pensée étrangère à ce qui se réalise sous vos yeux à l'autel. Ils oublient cela ceux qui loin de prendre part à la messe, viennent troubler le recueillement des autres. Pour eux, la messe n'est pas un acte assez grand et assez saint, l'église n'est pas un lieu assez sacré pour élever leur âme. Ils s'y tiennent comme au théâtre, regardent les assistants, examinent les toilettes. Une telle audition de la messe est une dérision du commandement divin.

Ne venez pas à la messe uniquement parce que c'est commandé, ou, comme disait un domestique de ferme placé dans une famille très pratiquante, « parce que, chez mon patron, on va à la messe. » Venez-y de toute votre âme, avec un empressement affectueux. Venez-y avec l'intention de rendre hommage à Dieu.

* *

« Ce que nous attendons de vous », déclarait un jaciste à une réunion d'aumôniers du diocèse de Montauban, en septembre 1942, « je le résume par ces mots : Donnez-nous Dieu, rien que lui, et à fond. » M. f., venez à la messe le dimanche et les jours de fêtes d'obligation. Là, Dieu vous est donné, et donné à fond. Car, « une messe c'est l'immolation d'un Dieu qu'on nous met, en quelque sorte, dans la main, afin que nous y prenions la part qui nous revient dans le temps, les circonstances, la mesure, et pour le but déterminé par la Providence » (Monsabré, *Carême,* 1884). Ainsi soit-il.

CAUSERIES SUR LA MESSE

XXVI

LE PATER

Mes frères,

Dans notre dernière causerie, nous avons exposé la place et le rôle de la communion dans la messe : c'est la réponse du Père qui nous rend ce que nous venons de lui offrir : son Fils, afin que, grâce à lui, nous puissions, au cours de notre semaine, communier à toute sa Volonté.

Analysons maintenant chacune des prières qui constituent cette troisieme et dernière partie. Disons tout de suite que ces prières ne forment pas, comme le Canon, un tout organique. Ce n'est que peu à peu, au cours des siècles, qu'elles se sont ajoutées les unes aux autres. Dans la primitive Eglise, en effet, le rite de la communion était très simple et très court. La communion, c'était tout simplement la fin, la conclusion du saint sacrifice. Peu à peu, cependant, on prit l'habitude de se préparer à la communion par des prières spéciales. La plus ancienne prière préparatoire à la communion, c'est le *Pater*.

I. — *Le* Pater, *prière d'adoration*

Comme elle est bien à sa place à la messe et à cet instant de la messe, immédiatement avant la communion, la *prière du Seigneur !* « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ! » n'est-ce pas la demande qui émerge du *Pater* et qui fait de cette prière comme le « Benedicite » des enfants de Dieu arrivant à la Table du Père de famille. Car nul doute, à la messe, lorsque l'Eglise nous fait réciter notre *Pater,* c'est le *Pain eucharistique* qu'elle nous fait demander d'abord, ce pain vivant qui doit nourrir la vie divine reçue au jour de notre baptême et que nous devons recevoir quotidiennement, ou en tout cas toutes les fois que nous pouvons le prendre.

Et toutes les autres demandes sont également bien placées dans notre bouche, a cet instant de notre messe. La première parole « *Notre Père* » nous rap-

pelle que pour nous, les fils de l'Evangile, Dieu n'est plus le Maître terrible des païens ni le Dieu de crainte de l'Ancien Testament, Celui qu'on ose à peine nommer et aborder. Le Christ est venu et nous a fait cette révélation inouïe que son Père était notre Père; que nous étions réellement ses fils bien-aimés, par conséquent les héritiers de son ciel. Nous savons désormais que Dieu est le Père de toute la grande famille humaine et que, chaque fois que nous pénétrons dans Sa Maison, ce n'est plus en mendiants honteux mais en fils choyés. Quelle confiance en Dieu alors ! Et aussi quel amour les uns pour les autres ! A tel point que notre messe ne sera pas une prière pieusement égoïste mais une prière commune de tous avec Jésus, une prière, en un mot, *liturgique*.

« *Qui êtes aux cieux* » : là où se trouve notre véritable demeure puisqu'elle est la demeure de notre Père. Ici-bas, nous ne sommes que des pèlerins en marche. C'est là-haut que le Christ, notre Frère aîné, nous prépare une demeure stable et c'est là-haut que se dirigent toutes nos prières.

« *Que votre Nom soit sanctifié ! Que votre Règne arrive ! Que votre Volonté soit faite sur la terre comme au ciel !* » — Ce premier groupe de demandes rejoint la première partie du « *Gloria in excelsis Deo* ». Le *Pater*, comme le *Gloria*, nous rappelle que la messe est d'abord louange à la gloire de Dieu ; que pour des chrétiens authentiques Dieu ce n'est pas d'abord Celui qui donne mais Celui à qui l'on se donne, à qui l'on s'offre. Certes, chaque créature est faite avant tout pour la gloire de Dieu et c'est ce que nous rappelle la première demande. Mais cette glorification de Dieu que la création fait infailliblement mais aussi inconsciemment, l'homme la fait librement. Il doit mettre toute sa vie au service de Dieu et le faire régner ainsi dans son âme par la grâce : c'est la deuxième demande. Quant à la troisième, elle nous indique le moyen d'arriver à ce but : le règne de Dieu ne s'étendra sur la terre et dans nos âmes que dans la mesure où nous accomplirons la volonté divine, cette volonté qui se manifeste non seulement par les commandements, mais aussi par notre vocation et par les événements. Etre attentifs aux vouloirs de Dieu à chaque minute, voilà la seule façon de nous rapprocher de l'idéale obéissance des anges.

II. — *Prière de demande*

Dans les trois demandes suivantes, nous revenons sur terre pour plonger en plein dans notre misère humaine. La première, je vous l'ai déjà indiqué, à cet endroit de la messe, parle d'abord manifestement du pain eucharistique. Mais le pain de notre corps, c'est-à-dire de tout ce qui est nécessaire pour conserver notre vie terrestre : nourriture, vêtements, habitation, n'est pas négligé. Et vous constatez immédiatement tout ce que cette demande exige pour nous de foi en Dieu et de confiance totale. C'est notre pain « quotidien » que nous devons venir demander à notre Père comme font les enfants à leurs parents. « *Notre* » pain celui que nous avons gagné par notre travail et auquel nous avons droit (le paresseux qui mendie ne mange pas « son » pain). Notre pain « *quotidien* » : nous devons nous soucier uniquement du jour présent sans préoccupation absorbante du lendemain. Il faut que nous nous sentions toujours entre les mains de Dieu sans nous appuyer trop sur nous-mêmes et sur nos prévisions. Et il est encore écrit « *donnez-nous* » et non « donnez-moi » pour me faire souvenir que j'ai à penser aussi à mes frères qui sont dans le besoin. « *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé* » ! Débiteurs insolvables à l'égard de Dieu, nous ne pourrions jamais satisfaire sa Justice s'il ne nous remettait gratuitement notre dette. Mais attention ! Il ne le fera que si nous sommes assez miséricordieux pour en faire autant à l'égard des autres. La parabole du serviteur impitoyable sert de commentaire à ce passage. Attention ! m. f., cette demande de notre *Pater*, disons-la bien du *fond du cœur* pour avoir droit d'approcher de la Table du Père. Ne disons pas finalement : Mon Dieu, pardonnez-moi... comme je ne pardonne pas aux autres !

« *Ne nous laissez pas succomber à la tentation* » ! Délivrés des péchés présents, nous demandons aussi de l'être comme par anticipation de ceux qui pourraient nous tenter et que l'Eucharistie nous aidera à repousser en nous apportant la Force divine.

« *Mais délivrez-nous du mal* » ! achève la foule, c'est-à-dire délivrez-nous de tous les maux qui menacent un enfant de Dieu, de tous les effets du péché, y compris les maux temporels qui en sont la conséquence.

Comme vous le constatez, m. f., le *Pater* contient tous nos vœux et tous nos soucis ; il est le résumé de tout ce que le saint sacrifice doit nous procurer et notre communion sera tout simplement l'accomplissement des demandes de notre *Pater*.

Vous avez peut-être été étonnés que, dans notre rite romain, le prêtre seul récite le *Pater* (les fidèles, en effet, ne répondent que la dernière demande). C'est pour donner à cette récitation un caractère de plus grande gravité. Il le fait, les yeux fixés sur l'Hostie. Il prête, en quelque sorte, sa voix à la sainte Victime. C'est Jésus lui-même qui dit en votre nom le *Pater*. Là encore, le célébrant joue son rôle d'intermédiaire, de médiateur entre Dieu et les hommes. Unissez-vous à lui et répondez bien, à haute voix, la dernière demande. Elle résume toutes les précédentes ; elle sera donc le témoignage de votre adhésion aux demandes que le prêtre vient d'exprimer en votre nom. Et le prêtre répliquera encore : « *Amen* » appuyant les souhaits que viennent d'exprimer les fidèles.

* *

Familiarisés avec le *Pater* que nous récitons chaque jour, nous n'en comprenons plus l'étonnante hardiesse, la profondeur, la plénitude. Cette sublime prière, tombée des lèvres de l'Homme-Dieu, fait-elle encore suffisamment vibrer nos âmes ? Regardez le célébrant : il s'excuse, lui, pour une prière aussi hardie. Les mains jointes, il déclare à Dieu que s'il ose formuler une telle prière, c'est qu'il en a reçu l'ordre du Seigneur lui-même. Ce n'est qu'après cette excuse qu'il étend les bras et prie.

Il convenait donc bien que la prière de Jésus lui-même eut sa place marquée dans son sacrifice, à la charnière du Canon qu'elle prolonge en continuant à rendre gloire à Dieu, en demandant les grâces spirituelles et temporelles nécessaires et de la communion qu'elle prépare en nous mettant dans la paix. N'est-ce pas, en effet, dans le calme de l'esprit que nous devons nous préparer à la communion ? Jésus trouvera d'autant plus de place dans notre cœur, qu'abandonnés à notre Père des cieux, nous penserons moins à nous et davantage à lui. *Amen.*

LA SANCTIFICATION DE LA JOURNEE

IX

Les exercices de piété *(suite)*

LA PRIÈRE DU MATIN ET LA PRIÈRE DU SOIR

Notre grande sainte nationale, Jeanne d'Arc, avait coutume de dire : « Dieu premier servi ! » C'était son programme de vie personnelle ; celui aussi, sans doute, qu'elle imposait à ses hommes d'armes. Que ce soit le nôtre, au début de chacun de nos jours !

Notre première pensée, dès le réveil, a dû déjà être pour le Père des cieux. On nous y a habitués, tout enfants, quand on joignait nos petites mains et qu'on nous faisait balbutier : « Mon Dieu, je vous donne mon cœur et je vous offre ma journée ». C'est beaucoup, car, dès son commencement, notre vie quotidienne est ainsi mise aux pieds de Dieu.

Mais ce n'est pas suffisant. Nous devons davantage à notre Maître. Il faut qu'à genoux nous nous consacrions à lui, mieux et plus longuement ; il n'est pas de ceux dont nous puissions, sans faute, nous débarrasser si vite et sans plus de gêne.

A lui notre première pensée et notre premier salut, oui, mais aussi notre première action et notre premier hommage. Dieu servi avant tous les autres, et comme il a droit de l'être.

Offrons-lui donc d'abord, notre adoration. Il est le Maître du monde ; et quand le jour revient, nous avons à lui présenter notre louange et celle de la création tout entière, à célébrer sa gloire et à reconnaître notre dépendance.

Notre destinée est entre ses mains toutes-puissantes. A lui seul appartient notre vie : il nous l'a donnée au moment fixé par sa volonté sainte ; il nous la reprendra quand il lui plaira. Il a compté jusqu'à nos secondes. Ce jour que nous voyons encore après le précédent sera peut-être le dernier ; en tout cas, Dieu ne nous le devait pas. C'est un bienfait qu'il nous accorde après tant d'autres. Nous avons donc raison de lui dire, à chaque nouveau matin : « C'est encore par un effet de votre bonté que je vois ce jour ». Comprenons-nous qu'il nous donne une très grande grâce ? une grâce immense ?... La vie présente nous est prêtée non pour nous amuser ou pour nous procurer le plus possible de satisfactions matérielles, mais pour préparer l'éternité. Cette terre ne vaut que pour le ciel. Nous sommes en voyage : nous n'avons pas de temps à perdre si nous voulons arriver au but à l'heure marquée. Le bon Dieu nous attend ; mais il n'admet pas que l'on se présente chez lui les mains vides. Alors, quel don précieux d'un jour de plus à travailler pour lui, à enrichir notre âme et à accroître notre trésor éternel ! Ne convient-il pas que, dès l'aube, nous l'en remercions à genoux ?

* *

Adorer, remercier, est-ce tout ? Entendons Jésus nous avertir : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire ». Nous nous en rendons bien compte ! Dans les conditions où nous sommes placés ici-bas, il est assez difficile de vivre uniquement pour Dieu. Tant d'autres nous sollicitent, à commencer par nous-mêmes ! Plus d'une fois, nous méritons le reproche qui était adressé, jadis, à sainte Marthe : « Tu te perds en de multiples soucis, tandis qu'un seul est nécessaire ». Dieu, qui devrait être le premier servi, l'est souvent le dernier, quand il l'est ! Pour être fidèles au programme, il nous faut la lumière de Dieu et la force de Dieu. Voilà pourquoi, avant de nous lancer dans l'agitation quotidienne, nous avons besoin de prier pour demander les secours indispensables : « Mon Dieu, vous connaissez ma faiblesse ; je ne puis rien sans le secours de votre grâce ; ne me la refusez pas, ô mon Dieu ; donnez-moi assez de force pour éviter le péché, pour pratiquer tout le bien que vous attendez de moi ».

Le pieux roi David disait, dans l'un de ses psaumes (v) admirables : « Seigneur, dès le matin, vous entendez ma voix ; dès le matin, je vous offre mes vœux et j'attends ». Imitons-le. D'ailleurs, l'Ancien Testament comprenait la nécessité de cette prière matinale. C'est ainsi que nous lisons (Sap., XVI, 28) : « Il faut devancer le soleil pour rendre grâces à Dieu et l'adorer dès le lever du jour ».

Rappelons-nous aussi l'exemple de Notre-Seigneur, qui, « de grand matin, se levait et allait dans la solitude pour prier » (Marc, I, 35).

Ainsi commencée sous le regard de Dieu et dans son intimité, notre journée portera des fruits de sanctification : « Tout ce que nous ferons par ensuite, dit S. François de Sales, sera arrosé de la bénédiction de Dieu ». La prière continuelle, voulue par le Maître, est amorcée par la prière du matin. « L'homme est élevé au-dessus du terre à terre des choses, au-dessus de lui-même, et cela non pas pour le peu d'instants qu'a duré l'agenouillement, mais pour toute la journée... Il priera toujours, parce qu'il vivra en présence de Dieu et qu'il rapportera tout à Dieu ; chacun de ses actes sera une prière qui renfermera toute son âme » (Abbé Rouzic).

Si nous comprenons ainsi la prière du matin, nous nous engagerons à y demeurer fidèles.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

XXIII

S. PAUL A ICONIUM ET A LYSTRES
(Actes, XIV, 1-18)

Paul et Barnabé obligés de quitter Antioche de Pisidie, ayant secoué la poussière de leurs pieds, vinrent à Iconium, à 130 kil. au sud-est. — Là, ce qui venait de se passer à Antioche, se reproduisit, à peu près, de la même façon. Selon leur habitude nos deux apôtres se rendirent à la synagogue et parlèrent de telle sorte qu'une grande multitude de Juifs et de Grecs embrassa la foi chrétienne. Mais Satan veillait ; et la méchanceté humaine ne désarme pas. Aussi les Juifs incrédules et irréductibles fomentèrent une nouvelle persécution contre les deux prédicateurs. Ceux-ci continuèrent, pourtant, de prêcher pendant un certain temps et Dieu confirmait leurs prédications par des miracles et des prodiges. Cependant la population de la ville se divisa : les uns étaient pour les Juifs, et les autres pour les apôtres. C'est ici pour la première fois que Paul et Barnabé sont appelés « *apôtres* ». Ce titre toutefois n'est jamais donné à Barnabé seul, mais seulement en compagnie de Paul. C'est, en effet, qu'il n'était pas comme lui, apôtre dans toute la rigueur de l'expression, n'ayant pas reçu sa mission directement de J.-C. Ce n'est que comme auxiliaire apostolique qu'il est nommé ainsi. — La ville divisée, l'opposition, comme toujours, est si violente que tous deux sont accablés d'outrages et menacés d'être lapidés. Comprenant dès lors qu'il était plus sage de s'éloigner, Paul et Barnabé quittent Iconium. Pourtant, ils vont laisser une communauté chrétienne. La plus illustre conquête qu'ils firent à J.-C. fut, selon une tradition, sainte Thècle, tant célébrée par les Saints Pères et surnommée l' « apostolique ». On célèbre sa fête le 23 septembre et son office qui lui est consacré lui donne le titre de « première martyre ».

* *